

et allait, avant de retourner à Saint-Mandé, annoncer à Mme Pinguet que l'enfant avait été rendu à sa mère.

La Chiffonne s'éloigna ayant au cœur la plus grande joie qu'elle eut jamais éprouvée. Mme de Mégrigny l'avait appelée son amie et l'avait embrassée !

La voiture filait maintenant comme un trait dans la direction de Boulogne.

VII

LA REVANCHE DE BLANCHE

Il était plus de dix heures lorsque Mme de Mégrigny rentra chez elle soulagée, reconfortée.

Elle avait confié ses douloureux secrets à ses deux amies, pleuré sur le sein de la bonne mère Agathe et promis de suivre les conseils que lui avait donnés la Dame en noir.

Pour les domestiques, leur maîtresse avait passé toute cette journée auprès de sa petite fille qui, décidément, devait être atteinte d'une maladie grave.

Cependant, le dimanche et le lundi ils remarquèrent qu'il s'était produit chez Mme de Mégrigny un changement notable. D'abord elle n'était plus aussi triste que d'ordinaire ; elle allait, venait, donnait des ordres, s'occupait de tout et avait un air méditatif et grave qui contrastait singulièrement avec son état permanent d'apathie.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Il y a encore du nouveau, se disaient les domestiques.

— Mais quoi ?

Le mardi matin Blanche se leva à son heure habituelle et s'habilla avec une certaine recherche.

— Est-ce que madame sort aujourd'hui ? lui demanda Annette, comme elle passait dans son boudoir.

— Non, répondit-elle d'un ton bref.

Dans le boudoir, elle se plaça devant une glace et constata qu'elle avait les yeux brillants, la figure parfaitement reposée.

— Il m'a dit qu'il viendrait lundi ou mardi, murmura-t-elle ; je ne l'ai pas vu hier, il va venir aujourd'hui ; attendons-le.

Au bout d'un instant elle s'adressa cette question :

— Sait-il que je lui ai repris ma fille ? Après tout, que m'importe ?

Elle prit dans un chiffonnier une tapisserie à laquelle elle travaillait, et s'assit sur le canapé.

À dix heures, elle entendit une voiture entrer dans la cour de l'hôtel.

— C'est lui, murmura-t-elle.

C'était de Simiane, en effet, car un instant après Annette vint demander à sa maîtresse si elle voulait bien recevoir M. le baron.

— Oui, il peut venir, répondit-elle.

Le baron entra dans le boudoir, d'un air dégagé, le sourire sur les lèvres, le regard interrogateur.

— Il ne sait rien, se dit la jeune femme.

— Bonjour, Blanche, dit Raoul, comment allez-vous ce matin ?

— Assez bien.

— Vraiment, vous avez une mine superbe ; je vois que je n'ai pas perdu mon temps en vous conseillant la résignation. Vendredi, je vous ai annoncé la visite que je vous fais aujourd'hui.

— Je vous attendais.

— Serait-ce pour moi que vous vous êtes mise dans cette ravissante toilette ? fit-il en s'asseyant.

— N'ai-je pas le droit d'être un peu coquette pour moi-même ?

— Cela ne vous est pas défendu, mais...

— Achevez.

— Une femme jeune et jolie, comme vous, Blanche, n'est jamais coquette que pour un homme.

La jeune femme lui lança un regard glacial.

— Voulez-vous, Blanche, que nous parlions de votre fille ?

— Oui. Donnez-moi de ses nouvelles.

— Elle est bien, très bien.

— Merci.

Le baron se sentait un peu démonté par la tranquillité de sa sœur qu'il trouvait étonnante.

— En vérité, dit-il, je suis ravi de vous voir aussi parfaitement calme, ce que je n'osais pas espérer après notre dernier entretien ; mais vous avez réfléchi, et je constate avec satisfaction l'heureux résultat de vos réflexions. Nous allons donc pouvoir causer tranquillement et nous arriverons, je pense, à nous entendre. Blanche, je vous ai dit que je vous rendrais votre fille.

— Oui, si j'acceptais certaines conditions que vous croyez avoir le droit de m'imposer. Faites-moi donc connaître ces conditions, monsieur le baron.

Et, jetant de côté sa tapisserie, elle ajouta :

— Je vous écoute.

— Il ne me plaît pas, vous entendez ? Il ne me plaît pas que vous ayez M. de Bierle pour amant.

La jeune femme pâlit et un éclair s'alluma dans son regard. Cependant, elle sut se contenir.

— S'il ne vous plaît pas que M. de Bierle soit mon amant, répliqua-t-elle avec calme, je l'épouserai et il sera mon mari.

— Lui, votre mari ! s'écria le baron blême de fureur, lui, cet homme qui est mon mortel ennemi, que je hais, j'aimerais mieux...

— Faire quoi ?

Ne trouvant rien à répondre, Raoul se mordit les lèvres.

— Répondez, monsieur le baron, répondez donc !

— Blanche, prenez garde, vous oubliez que je tiens votre fille.

— Je comprends votre menace : elle signifie que, dans votre rage insensée, vous seriez capable de tuer mon enfant !

— Non, mais de le faire disparaître pour toujours.

— Et si vous faisiez cela, si vous commettiez ce nouveau crime, vous croyez que je ne crierais pas vengeance ?

— Blanche, je n'ai rien à craindre de vous et vous avez tout à redouter de moi ; je vous tiens enchaînée par votre fille, et vous ferez ce que je vous ordonnerai de faire... Oh ! je sais bien que vous avez l'intention d'épouser M. de Bierle, qui voit en vous, avant tout, une riche héritière ; mais je ne veux pas de ce mariage, il ne se fera jamais. J'exige, Blanche, j'exige que vous cessiez vos relations avec cet homme, s'il ne me convient pas que ma sœur épouse M. de Bierle, il ne me convient pas davantage qu'elle l'ait pour fiancé.

— Vous n'avez pas toujours dit cela, riposta la jeune femme, gardant toujours son sang froid ; après m'avoir violemment séparée de M. de Bierle, pour me jeter comme un appât dans les bras de M. de Mégrigny, s'il est devenu mon fiancé, c'est que vous l'avez voulu ;

— C'est faux ! se récria le baron, je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Ne vous donnez donc plus la peine de mentir avec moi, monsieur, puisque c'est inutile.

— Pour vous tranquilliser, il fallait que j'eusse un enfant ; et vous fûtes content, heureux ; dès lors, M. de Mégrigny pouvait mourir ; mais comme il vous gênait et paraissait vouloir vivre un certain nombre d'années encore, toujours ayant Antoinette pour complice, vous l'avez empoisonné.

— De mieux en mieux, vous passez d'une absurdité à une autre. En vérité, vous êtes folle ! et si vous alliez raconter cela à d'autres, ils jugerait qu'il n'est que temps de vous enfermer dans une maison d'aliénés. Voyons, qui tire profit de la mort de M. de Mégrigny ? N'est-ce pas votre fille et vous qui êtes ses héritières ?

— Oui, de fait et d'après la loi ; mais, en réalité, c'est vous qui possédez la fortune de M. de Mégrigny.

— Vous m'avez chargé de m'occuper de vos affaires.

— Vous y teniez tellement. Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai appris dernièrement ? Eh bien, c'est parce que M. de Mégrigny allait révoquer le mandat qu'il vous avait confié, que vous l'avez empoisonné.